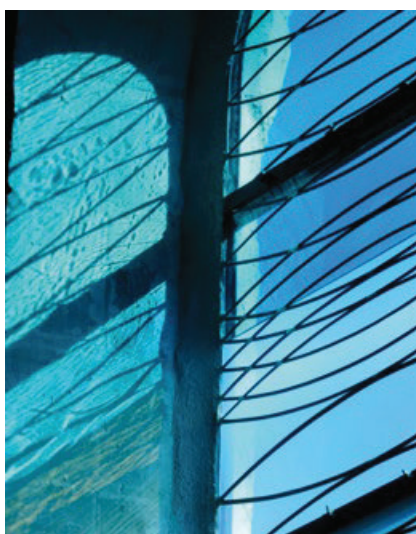




Bar Ladurée sur les Champs-Élysées, chantier dirigé par Roxane Rodriguez, décoratrice.

VITRAIL de famille



À gauche et à droite : église Saint-Maurille à Chalonnes-sur-Loire, collaboration avec le peintre Pierre Mabilhe.
Au centre : Georges (assis) et Raymond (à gauche) Duchemin en 1925, dans l'atelier de Jacques Grüber.

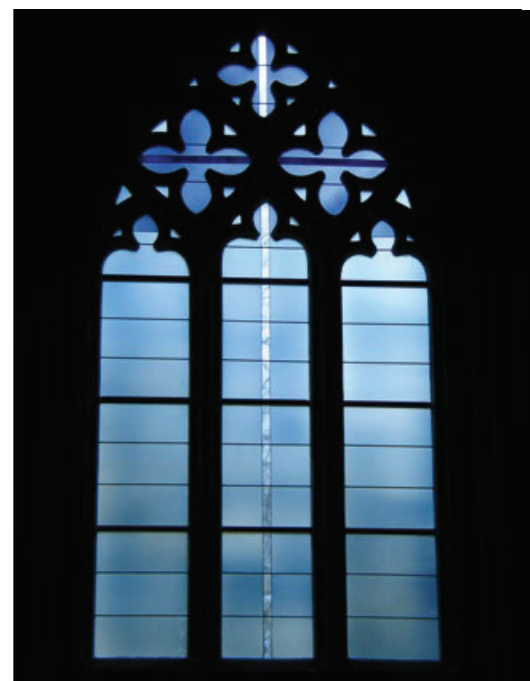
À l'occasion du 20^e Salon international du patrimoine culturel sur lequel elle expose depuis toujours, Dominique Duchemin, gérante des ateliers de vitraux éponymes, nous a reçus avec ses deux filles, Marie et Charlotte Rousvoal-Duchemin, à qui elle vient de confier la direction de l'entreprise. Ensemble, elles nous racontent leur métier, un métier de famille depuis six générations. De quoi s'inscrire dans la thématique mise à l'honneur par le Salon cette année : la transmission.

TEXTE DE VIRGINIE CHUIMER-LAYEN.

■ Comment la cession directe à vos deux filles s'inscrit-elle dans l'histoire des Ateliers Duchemin ?

D. D. : Les Ateliers Duchemin, c'est une histoire de famille qui se perpétue depuis le XIX^e siècle. Mon arrière-arrière-grand-père, Frédéric, était peintre sur verre itinérant à l'époque où il n'y avait pas de peintre attitré dans les ateliers. Puis son fils, Georges, entra à Paris à l'Atelier Adam et fréquenta ceux de Jacques Grüber, grande figure de l'École de Nancy, et Max Ingrand. Chez Grüber, il fut rejoint par mon grand-oncle Edmond et mon aïeul Raymond, dernier verrier itinérant. Celui-ci transmet sa passion à mon père, Claude, qui, le premier, étudia le vitrail à l'École nationale des métiers d'art à Paris et créa les Ateliers Duchemin en 1952. Je m'étais juré de ne pas

travailler dans ce domaine, mais mon mari, Gilles Rousvoal, rencontré aux Beaux-Arts, m'a ramenée au vitrail. Après m'être essayée à la publicité, je suis entrée en 1976 aux ateliers et ai succédé à mon père en 1986. Nos filles représentent la sixième génération. Leurs formations et expériences initiales les ont conduites indirectement aux ateliers. Marie a fait des études de théâtre et de philosophie avant d'intégrer l'entreprise en 1997, et Charlotte, diplômée de Duperré, fut styliste de mode chez Castelbajac et Balenciaga. Mon mari et moi-même ne les avons jamais obligées à suivre nos pas. Elles ont toujours vécu dans ce milieu et ont fait le choix personnel de nous rejoindre. Je crois que même si l'on veut s'extraire des métiers d'art, on finit par y revenir...



■ Quel fut l'apport, pour toutes ces générations, de cet apprentissage itinérant ?

D. D. : Le père Grüber, comme l'appelait mon grand-père, dessinait et travaillait d'arrache-pied jour et nuit. C'était un avant-gardiste pour qui tout était possible. Ils ont fait des choses exceptionnelles ensemble et toutes les techniques apprises à cette période nous ont été transmises. Quant à mon père, avant de créer les Ateliers Duchemin, il travailla au sein de l'Atelier Bony, à la grande époque d'Henri Matisse et de Georges Rouault. Toutes ces fréquentations leur ont beaucoup apporté.

■ Qu'est-ce qui a donc poussé votre père à créer son entreprise ?

D. D. : Mon père pensait que le vitrail pouvait jouer un rôle dans la reconstruction des édifices détruits ou endommagés durant la Seconde Guerre mondiale. Mais surtout, il savait que grâce aux grands ouvrages des Ateliers Grüber, le vitrail civil était promu à un bel avenir. Il était également conscient des bouleversements sociaux qui remettaient en question le statut du maître verrier en tant que notable vivant de son art sans le promouvoir. C'était un visionnaire ! Il démarcha des copropriétés et des syndicats, faisant de la publicité au grand dam de la chambre syndicale car cela n'était pas d'usage à l'époque. Enfin, lorsque certains ateliers fermaient ou se débarrassaient de leurs verres anciens pour se moderniser, il s'appliqua à en racheter les stocks. Grâce à ces fonds, nous pûmes par exemple restituer certains vitraux disparus du Castel Béranger d'Hector Guimard. Ou encore restaurer les verres opalescents des verrières de la rotonde d'entrée du Petit Palais. Comme dit mon mari : « Les Duchemin étaient des marins, puis ils devinrent des armateurs ! »

■ Et vous, quelle nouvelle activité avez-vous développée lorsque vous avez pris les rênes en 1986 ?

D. D. : Comme nous sommes tous les deux issus des Beaux-Arts de Paris et que Gilles a toujours été passionné par l'alliance de l'art et de la technique, nous avions envie de travailler avec le milieu artistique. En 1986, associés à Sylvie Gaudin, peintre et maître verrier, nous avons gagné le Concours international pour l'église Saint-Joseph de Pontivy. L'Atelier Gaudin réalisa ses propres vitraux ainsi que ceux de l'artiste Catherine Viollet, tandis que nous produisîmes ceux de Patrick Ramette et de mon époux. En 1991, Jean-Michel Alberola cherchait un maître verrier pour le chantier de la cathédrale de Nevers, lequel dura 20 ans. Ce furent les deux points de départ de notre collaboration avec les artistes. Suivirent, parmi d'autres, les travaux pour Robert Morris à la cathédrale de Maguelone, Geneviève Asse et Olivier Debré à la collégiale de Lamballe, Aurélie Nemours au prieuré de Salagon, Sarkis à l'abbaye de Silvacane, Pierre Mabile pour l'église Saint-Maurille de Chalonnes-sur-Loire...

■ Marie et Charlotte, comment envisagez-vous désormais votre rôle au sein des Ateliers Duchemin ?

M. D-R. & C. D-R. : Nous avons vraiment à cœur de sortir le vitrail de son image médiévale, archaïque et immobile. Nous avons donc participé à des salons professionnels, fait venir des décorateurs aux ateliers et entrepris un vrai travail pédagogique auprès de ces nouveaux prescripteurs. En 2008, le chantier du bar Ladurée sur les Champs-Élysées, dirigé par la décoratrice Roxane Rodriguez, a marqué une nouvelle orientation de notre travail. Collaborer avec des déco-



De gauche à droite : cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Villeneuve-lès-Maguelone, collaboration avec Robert Morris.

Église Saint-Étienne à Brie-Comte-Robert, collaboration avec Gilles Rousvoal.

Collégiale Notre-Dame à Lamballe, collaboration avec Geneviève Asse.

Cathédrale Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte à Nevers, collaboration avec Jean-Michel Alberola.

À SUIVRE

Conférence dans le cadre du Salon international du patrimoine culturel, jeudi 6 novembre, de 11 h à 12 h 30 au Carrousel du Louvre, salle Delorme 2, « Entreprises, savoir-faire/Les EPV transmettent l'excellence », avec notamment l'intervention de Dominique Duchemin et Marie Rousvoal-Duchemin.

rateurs, des designers dans des bâtisses en construction, nous a permis d'envisager le vitrail de manière différente. Non seulement nous réfléchissons à la technique employée pour réaliser le projet du décorateur ou de l'artiste, mais nous pensons aussi à la forme de la structure qui va soutenir le vitrail, ainsi qu'aux problèmes de sécurité à résoudre dans les édifices. En somme, les Ateliers Duchemin, c'est un bureau d'études de 14 personnes !

■ C'est donc la passion de toute une équipe pour un métier. Quelle place occupe chacun de vous ?

C. D-R. : Notre mère garde un œil sur tout ; notre père, artiste et maître verrier, est conseiller auprès des plasticiens ; Marie s'occupe de la relation avec les clients, tandis que je gère les finances et l'administratif. Mais notre entreprise ne se limite pas à ce noyau familial. C'est un groupe d'hommes et de femmes qui cultive un vrai esprit d'équipe et des valeurs de respect et d'équité. Il y a, entre autres, un chef de chantier, deux poseurs, un coupeur, un peintre sur verre... Et la parité est respectée ! Nous avons dans l'équipe des filles d'une pugnacité, d'une force morale et physique exceptionnelles ! Tous nos ouvriers sont multitâches, mais ils gardent néanmoins chacun leur spécificité, gage de succès. Et certains sont là depuis plus de trente ans... Ils savent bien qu'un an de formation dans une école ne suffit pas pour monter une entreprise qui tourne. Notre histoire familiale le démontre bien, il faut persévérer et cravacher pour réussir. Le vitrail, c'est un état d'esprit, un collectif. Et tous ses membres sont mobilisés sur chaque projet, aussi différents soient-ils.

■ Quel est l'impact de la variété de vos projets en termes d'innovation ?

M. D-R. : Chaque chantier a ses spécificités techniques, ce qui implique de trouver de nouvelles solutions si besoin. Les innovations technologiques n'existent que parce que notre savoir-faire traditionnel, à la base de notre réussite, est parfaitement maîtrisé et nous permet des recherches inédites. Pour la cathédrale de Maguelone, Robert Morris désirait créer une vague dont les ondes se propagent sur toutes les baies. Nous avons alors utilisé la technique du thermoformage, apprise de notre grand-père, pour donner une forme bombée au verre. Si nous n'en avions pas eu connaissance et possédé les outils nécessaires, nous n'aurions pas imaginé nous lancer dans un tel ouvrage monumental ! À Rodez, Stéphane Belzère a imaginé des IRM de cerveau dans les remplages. Nous avons utilisé la méthode du fusing. À Silvacane, Sarkis voulut représenter des empreintes de doigts sur les deux côtés du verre. Mais celles-ci adhéraient moins bien sur l'une des faces. Nous avons donc feuilleté le verre et accolé deux feuilles de sorte que les empreintes aient le même rendu de part et d'autre. Nous ne cherchons pas à réutiliser nos trouvailles car ces innovations sont adaptées à un projet unique. Notre dernier projet est d'ailleurs lui aussi unique en son genre : les verriers Gilles Rousvoal, Jean Mauret et Jean-Dominique Fleury ont gagné le concours de création de huit grandes baies pour la cathédrale de Lyon. Tous trois imaginent ensemble les ouvrages de chaque fenêtre qui seront réalisés par les Ateliers Duchemin. N'est-ce pas là une belle transmission que des maîtres verriers se fassent réaliser en tant qu'artistes, par un autre atelier ? !

➔ CARNET D'ADRESSES EN P. 62